

Préface de Han Yumi et Hervé Péjaudier

SIM CHEONG, UNE HÉROÏNE CORÉENNE ¹

De nom de famille Sim, de nom personnel Cheong, Sim Cheong est une des nombreuses femmes d'exception qui peuplent le légendaire coréen. Lequel n'en manque pas ! Nous avons déjà rencontré dans cette collection quelques-unes de ces héroïnes, ne serait-ce que dans les trois volumes de *Contes et récits* récemment parus, au point d'avoir intitulé l'un d'eux « Des femmes remarquables », ou encore cette *Sukhyang, dame vertueuse*, dont nous avons publié trois versions de l'histoire hors du commun, sans parler de la bien réelle dame Hyeggyeong, cette reine qui ne régna pas mais nous laissa ses bouleversants mémoires privés, les *Écrits du silence* ². Mais au sommet de ce panthéon des figures ayant façonné l'imaginaire féminin coréen se trouvent sans conteste celle de Sim Cheong, et celle de Chunhyang. Deux grands récits d'initiation, deux héroïnes coréennes surgies on ne sait d'où, deux très jeunes femmes ayant à subir la dure loi du passage à l'âge adulte, et dont les histoires, assez différentes (l'une plus réaliste, Chunhyang, l'autre plus fantastique, Sim Cheong), ont pour point commun d'être apparues sur les scènes des foires et marchés d'une Corée du début du XVIII^e siècle en pleine mutation vers la modernité, sous forme de récits anonymes transmis oralement,

1. En ce qui concerne notre héroïne, il convient de prononcer mentalement « Shim » avec un léger chuintement, et « Tchong », en une seule syllabe, avec un « o » ouvert, comme dans « comme ». Vous verrez, c'est facile, et puis c'est ainsi qu'elle s'appelle...

2. Collection Scènes coréennes, Paris, Imago, cf. bibliographie.

nourris, développés, et amplifiés, jusqu'à donner au début du XX^e siècle des performances durant plusieurs heures. Ces œuvres, on les appelle des « pansoris ».

À LA DÉCOUVERTE DU PANSORI

Un genre unique

Longtemps, le pansori est resté un des secrets les mieux gardés des arts d'Extrême-Orient. Et pourtant, ceux qui ont eu la chance d'assister à la programmation « spécial Corée » du Festival d'Automne à Paris en 2002 ont pu découvrir la richesse considérable de ces arts traditionnels, à commencer par le pansori dont une intégrale générale a été présentée à la Maison de la Poésie, que nous avons eu le bonheur de surtitrer, permettant à un public stupéfait de découvrir ce genre ¹.

Il faut dire que le pansori ne correspond à aucun des clichés que l'on peut avoir concernant les arts du voisinage, que ce soit le *jingju* (dit Opéra de Pékin), ou le nô et le kabuki japonais : c'est un art proprement coréen, découvert bien plus tardivement en Europe. Il faut dire que sa description a de quoi laisser rêveur le futur spectateur ; voici comment nous le présentions naguère :

« Face à vous apparaît une chanteuse ² debout sur une large natte, pour seul décor un paravent, pour seul accessoire un éventail, accompagnée d'un joueur ³ de tambour assis à sa gauche, tourné vers elle, qui l'encourage de la voix, et l'histoire commence, qui va vous tenir en haleine pendant des heures. Une chanteuse ? Oui, bien sûr, mais aussi une conteuse, qui s'adresse à vous, alterne récits et airs qui semblent surgis de la nuit des temps, d'une voix si cassée qu'on a même pu parler d'*opéra rauque*, tan-

1. Sur l'histoire, finalement très riche, des rapports de la France avec le pansori, on se reportera utilement à la fin (III, 3) du livre de Han Yumi, *Le Pansori, un art de la scène*, PUFC, 2015, cf. bibliographie.

2. Ou un chanteur, historiquement.

3. Ou d'une joueuse, depuis peu.

dis que les spectateurs relancent sans cesse l'interprète avec leur *chuimsae*, ces cris rythmiques codés qui créent une ambiance irremplaçable, *eolssigu*¹ ! »

Une histoire difficile

Si le genre est depuis 2003 Patrimoine universel immatériel de l'Unesco, le corpus se compose aujourd'hui en tout et pour tout de cinq œuvres, les « pansoris classiques ». Pourtant cette patrimonialisation n'a rien d'une muséification ; il faut voir avec quelle vitalité ce genre unique a su faire preuve de résilience pour survivre à un xx^e siècle qui fut si impitoyable pour d'autres formes ancestrales de culture. Lorsque, à la fin du xix^e siècle, le Royaume Ermite s'ouvrit par force aux cultures occidentales, le pansori apparut un genre trop vieillot, trop rural, et on voulut le transformer en « opéra coréen » (1902) : mais c'étaient les mêmes troupes qui s'y activaient, et la chaîne de transmission ne se rompit pas. Lorsque la dynastie Joseon s'effondra et que la Corée se retrouva annexée par le Japon (1910-1945), le pansori fut considéré comme bien trop identitaire, et survécut en passant dans la clandestinité, créant de nouvelles œuvres dédiées aux héros de la résistance. Lorsque, après la Libération, la péninsule fut plongée dans une atroce guerre civile mondialisée (1950-1953), qui aboutit à la scission de la péninsule en deux nouveaux états, la situation du genre devint plus que précaire. Au nord, où un certain nombre de maîtres avaient choisi de s'engager, le pansori fut considéré comme un genre réservé à l'élite bourgeoise et aristocratique, interprété par des gens hurlant avec des voix très laides des textes réactionnaires rédigés dans une langue que le peuple ne comprenait pas, et les chanteurs furent priés de se convertir à l'esthétique maoïste et/ou jdanovienne. Au sud, dans un État tout neuf, qui se bâtissait à marche forcée pour sortir des décombres, il n'était question que de modernisation et d'enrichissement, selon un modèle *wasp* qui

1. Pansori, *Sugungga, Le Dit du palais sous les mers*, préface, cf. bibliographie. *Eolssigu* : quel plaisir !

ne laissait guère de place à ce genre démodé, voire ringard, imprésentable à l'Occident, qu'était le pansori. Et pourtant, cette période à haut risque fut celle du salut. Car à côté du cartel des généraux, ministres, industriels, juges et patrons, bâtissant le pays à coups de trique et de dollars¹, des jeunes gens passionnés construisirent un système officiel de Trésors Nationaux destinés à « réinventer » la culture millénaire de la Corée, et à sauver les arts les plus en danger, à commencer par le pansori dont on ne pouvait que constater la disparition progressive des plus vieux maîtres. C'est ainsi que dès les années 1960 fut construite une liste des œuvres à sauver, nommés trésors immatériels, (dont les « cinq pansoris classiques »), et des maîtres dits « trésors nationaux » furent chargés d'en assurer la transmission impeccable.

Pour détourner Molière : « Et voilà pourquoi votre fille n'est pas muette. » Et voilà pourquoi aujourd'hui notre demoiselle Sim Cheong chante toujours son histoire pendant plus de quatre heures, et voilà pourquoi vous allez pouvoir l'entendre contée en français.

EXISTE-T-IL UNE VERSION ORIGINALE
DES AVENTURES DE SIM CHEONG ?

D'innombrables avatars

Il existe aujourd'hui un nombre considérable de versions des aventures de cette jeune fille, que ce soit en romans, films, dessins animés, bandes dessinées, dramas télévisés, opéras, comédies musicales, cela va du conte pour enfants jusqu'au film « pour adultes » ! Mais peut-on parler d'une version originale, qui serait la source de toutes les autres ? Si l'on remonte à la fin du XIX^e siècle, nous trouvons de fait en concurrence trois grandes formes assurant la transmission de cette histoire : un pansori, un roman, mais aussi

1. Ce que Kim Chi-ha appela « les Cinq Voleurs » ; sur cette vision des années de dictature, voir ses œuvres de jeunesse, *Théâtre de Résistance (1970-1974)*, traduit et présenté par Han Yumi et Hervé Péjaudier, Scènes coréennes, Paris, Imago, 2019.

un rituel chamanique. Pour être plus exacts, nous devrions d'ailleurs dire des pansoris, des romans, des rituels, tant la notion de variantes est fondamentale dans ces réalisations populaires.

Le pansori a très longtemps été régi par la seule transmission orale, et les œuvres ont ainsi vécu leur vie, se construisant, se développant, se ramifiant de maîtres en écoles, se diffusant enfin jusqu'à obtenir un succès national, et même la protection royale, à la fin du XIX^e siècle. Ce succès va s'accompagner, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, de ce que l'on a pu appeler une « yangbanisation » du genre ¹, c'est-à-dire d'une volonté de le hisser à un niveau de respectabilité tel qu'il s'arrache à ses origines populaires et devienne ce qu'il est aujourd'hui : un art patrimonial. Ce mouvement s'est beaucoup joué autour de la figure du grand lettré Sin Jae-hyo (1811-1884), qui a consacré sa vie à former les chanteurs ², à ouvrir le genre aux femmes, à améliorer les textes, et à laisser par écrit ses versions des grands pansoris classiques.

Versions romanesques, Simcheong-jeon

Simcheong, comme les autres pansoris, va alors bénéficier d'un double engouement qui marque le tournant du siècle, celui pour les livres populaires, et celui pour le pansori : c'est ainsi que nous allons avoir, à côté de *Simcheong-ga* (le *chant* de Sim Cheong), *Simcheong-jeon* (l'*histoire* de Sim Cheong), version romanesque, libre adaptation qui a le double avantage d'être dans une langue plus facile d'accès, et d'être disponible à volonté sans devoir attendre une représentation. Ces versions connaîtront un grand succès, et sont la source de toutes celles que l'on possède encore

1. Le terme se trouve dans Han Yumi, *Le Pansori, op. cit.* Les *yangban* représentaient globalement la classe supérieure, composée de nobles lettrés ayant censément mérité leurs titres par leurs compétences culturelles et martiales, même si en réalité, sur la fin de la dynastie Joseon, c'est surtout une caste de nantis verrouillant l'accès au pouvoir. La « yangbanisation » désigne ici une forme d'« ennoblissement » du genre.

2. Vous pourrez d'ailleurs découvrir, en ouverture de notre traduction, un des plus célèbres poèmes de Sin Jae-hyo, *Le Dit du chanteur de pansori (Gwandaega)*, véritable manifeste programmatique. Cf. aussi notre présentation dans les commentaires.

aujourd'hui¹. Il arrive d'ailleurs que ces regards portés sur l'histoire de Sim Cheong nous en apprennent long sur la manière dont on peut lire ce récit.

L'amateur francophone qui voudrait se livrer à cet exercice de littérature comparée a beaucoup de chance, puisque deux versions étonnantes sont aujourd'hui disponibles, et nous pensons utile de les signaler. La première est un incroyable document historique, puisque rédigé en 1897 à Paris par celui que l'on considère comme le premier Coréen à être venu en France, le lettré Hong Jong-u : il s'agit d'un récit intitulé *Le Bois sec refléuri*². On reconnaît l'histoire de Sim Cheong et de son père, même si les noms sont différents, enchâssée dans un long récit, où l'on voit à la fois l'engagement de l'auteur, qui accorde au père un rôle politique réformateur essentiel, et sa connaissance des récits anciens dont il utilise les techniques romanesques et les rebondissements. Comme toute variation, celle-ci est à lire *après* avoir lu la version *princeps*, et se révèle triplement passionnante, d'appartenir à la première génération des *novélisations*, d'être écrite en France en français³, et de questionner le mythe par ses choix narratifs.

À l'autre bout de la chaîne, un grand romancier coréen d'aujourd'hui, Hwang Sok-yong, nous a récemment offert une *Sim*

1. Il est toutefois intéressant de noter que l'on a recensé seulement vingt-quatre versions de type *gyeongpan*, c'est-à-dire en prose romanesque, contre soixante et onze de type *wanpan*, c'est-à-dire respectant la forme du pansori. Par ailleurs, on ne possède qu'une seule variante en *hanmun*, caractères chinois, pour une version intitulée *Japgeuk simcheong wanghu-jeon*, soit « Histoire de la Reine Sim Cheong sous forme de Japgeuk », ce dernier terme étant la coréanisation du mot *zaju*, qui désigne ce que l'on nomme « opéra chinois » ; par comparaison avec les dix versions existantes du *Chunhyangga (Le Dit de Chunhyang)* en chinois, cela semble montrer la moindre estime dans laquelle les lettrés de Jeoson tenaient cette histoire de Sim Cheong, considérée comme moins digne d'être « élevée » au rang de *zaju* : trop bouddhiste sans doute, et trop irréaliste ?

2. Republié en 2016 par l'Atelier des Cahiers, cf. bibliographie.

3. On peut supposer que J.-H. Rosny Aîné a relu le texte, comme il l'a fait (et signé) pour l'autre pansori, l'histoire de Chunhyang, dans la fameuse édition de 1892 intitulée *Printemps parfumé* (et rééditée conjointement avec *Le Bois sec refléuri*).